

59 031

201  
DE MOSCOU A KRASNOÏARSK

SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR

Le Baron de BAYE

---

EXTRAIT DE LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON

---

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1897



DE MOSCOU A KRASNOÏARSK

SOUVENIRS D'UNE MISSION

5285. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MOTTEROZ, directeur.

# DE MOSCOU A KRASNOÏARSK

SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR

Le Baron de BAYE

---

EXTRAIT DE LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON

---

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1897

CBGiÓŚ, ul. Twarda 51/55  
tel. 22 69-78-773



Wa5167096

Opiny pook.  
ZSRB  
201

100



59031

NA-66971 N-4677552/TMK  
PAN abc. h. 154/67

# DE MOSCOU A KRASNOÏARSK

SOUVENIRS D'UNE MISSION<sup>1</sup>

---

Vous craignez peut-être qu'un voyageur, ayant parcouru deux fois le même pays, vous fasse de ses voyages un récit analogue. Il n'en sera rien. Il a d'abord été en éclaireur et vous a fourni des esquisses ; la seconde fois, il a su où il devait se rendre directement pour recueillir d'intéressantes observations.

Avant d'entrer en matière, je tiens à vous rassurer à ce sujet et à vous exposer que la mission archéologique et ethnographique accomplie en 1896, m'a conduit beaucoup plus loin que la précédente, puisque j'ai atteint Krasnoïarsk. Intentionnellement, j'ai pris le chemin des écoliers, c'est-à-dire le plus long, mais le plus difficile et aussi le plus intéressant, si intéressant même que parfois, retenu par des sujets d'étude, je doutais d'arriver jusqu'au but.

Avant d'entreprendre mon expédition, j'ai assisté à Moscou aux fêtes du couronnement de l'empereur Nicolas II qui, par sa visite à la France, a voulu consacrer l'œuvre inaugurée par son auguste père.

Le couronnement d'un souverain dont l'empire est moitié européen, moitié asiatique, avait amené dans la vieille capitale une foule d'Orientaux. Non seulement d'innombrables délégués de tous ces peuples d'origines diverses, soumis au sceptre impérial, mais aussi les représentants des grandes puissances asiatiques s'y trouvaient réunis. L'Asie, après avoir fait trembler l'empire des tsars, venait apporter ses souhaits à l'autocrate de toutes les Russies et rehaussait par sa présence la pompe de son escorte et l'aurole de sa gloire. Cet empressement avait son éloquence : il marquait la supériorité de l'action politique, il présageait une ère de suprématie, il indiquait le succès des moyens de colonisation sûrs

1. Communication faite à la Société de Géographie, le 5 mars 1897, et publiée ici pour la première fois.

et féconds. Il y a là un enseignement historique auquel l'ethnographie n'est pas étrangère. Après avoir pris sa revanche, la Russie, jadis tributaire de l'Orient, le civilise, conquiert une partie de l'Asie et s'y fait aimer, admirer même, par sa tolérance à l'égard des peuples et des religions.

Il semble que le sang slave, infusé de sang oriental, ait fait le Russe plus apte que tout autre à la direction des Asiatiques. N'était-ce pas curieux de voir au palais impérial du Kremlin le khan de Samarkand en khalat tissé d'or, porter fièrement sur son costume national les épaulettes de général russe ?

Je ne devais pas étudier les populations orientales à Moscou, mais dans leur région, dans leur habitat. Je me rendis à Nijni-Novgorod. Je ne parlerai pas en détail de l'exposition de cette ville, elle a été étudiée par plusieurs de nos collègues, par M. Édouard Blanc principalement. Dans le pavillon de l'Arkangel, décoré de très remarquables paysages de l'extrême nord dus au pinceau de Korovine, dans le pavillon de l'Asie centrale, dans celui de la Sibérie, les documents ethnographiques se trouvaient en grand nombre.

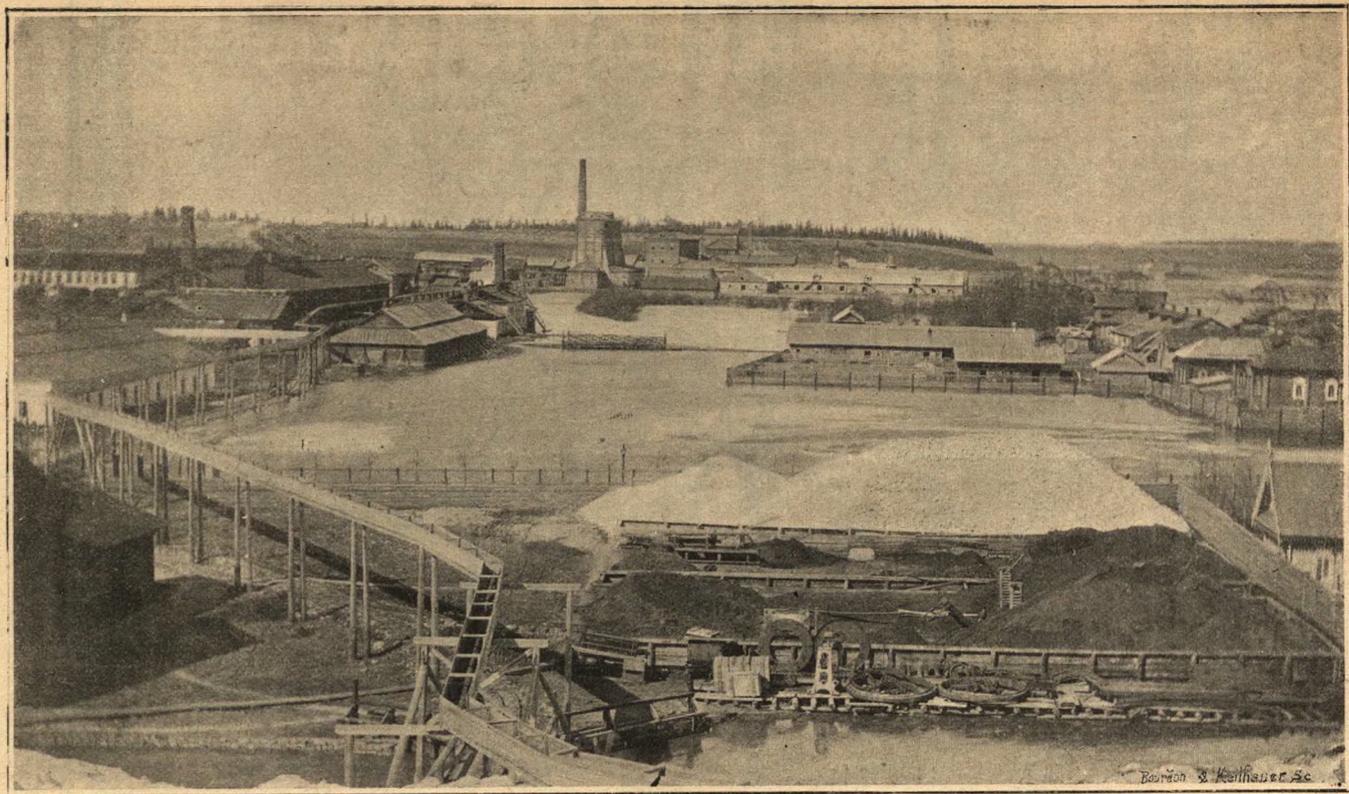
Mon récit doit être rapide. Je ne mentionnerai que les arrêts à Kazan et à Bolgary.

J'ai constaté qu'un second séjour dans certaines localités est bien plus fructueux que le premier, et que, pour avoir une notion exacte d'une contrée, il faut la visiter plusieurs fois.

Comme je l'ai déjà dit, les Tatares de Crimée ne le sont que de nom, de religion et de costume. Je crois que ceux de Kazan, de même que ceux de la Kama, sont en grande partie des Bulgares tatarisés. Ce qui est intéressant, c'est que les Tatares de cette ville, se nomment eux-mêmes « Boulgarlich ».

En effet, les Bulgares se sont originellement divisés en deux branches. L'une s'est installée au commencement de notre ère dans le voisinage de la Volga et de la Kama ; celle-ci, relativement peu nombreuse, entourée d'indigènes mongols, tures et finnois, s'est fondue avec eux et est devenue musulmane : c'est la religion qui l'a séparée de l'autre branche bulgare, émigrée vers le Danube dès le ix<sup>e</sup> et le x<sup>e</sup> siècle.

La Volga m'avait conduit à Kazan et à Bolgary ; par la Kama j'arrivai à Élabouga. Je m'arrêtai chez mes excellents amis Ouchkoff, non seulement pour augmenter mes séries archéologiques prove-



USINE BONDJOUSKY, PRÈS ÉLABOUGA. — GOUVERNEMENT DE VIATKA.

(Photographie de Mme Kouznétzoff,  
née Ouchkoff.)



nant des tombes d'Ananino<sup>1</sup>, mais pour visiter quelques villages voisins de l'usine Bondjousky. Les uns sont peuplés de Tatares, les autres de Baptisés, ceux-ci de Tchérémisses, ceux-là de Votiaks. N'est-il pas curieux de trouver des villages si diversement peuplés, dont plusieurs païens, à quelques dizaines de verstes d'un centre industriel, où se trouvent, avec l'électricité et les plus belles machines anglaises, américaines, françaises, tous les perfectionnements du XIX<sup>e</sup> siècle ! Pour la fabrication des produits chimiques, l'usine Ouchkoff ne connaît de concurrence qu'en Angleterre.

Je ne vous parlerai pas de nouveau des Tatares. Le nom de *Baptisés* a été donné à une population vivant dans des villages à part et portant un costume spécial adopté par eux depuis longtemps sans doute. Ils se disent descendants de Tatares convertis sous le règne d'Ivan le Terrible. Leur costume, dans certains détails, le ferait supposer, mais il me semble que leur sang est finnois dans une large proportion. La question de leur origine demeure douteuse. Tels que nous les voyons actuellement, ils forment un type ethnique largement influencé par le mélange avec les Finnois baptisés.

Arrivons aux Finnois encore païens, ce sont bien les plus intéressants. J'en trouvai au village Tiakashevo, habité par des Tchérémisses. Grâce à un tatar connaissant leur langue, je pus recueillir quelques données : le mariage se fait par rapt ou par enlèvement. Le fiancé arrive en troïka, jette un châle sur la jeune fille et l'emène dans la maison d'un tiers. C'est là, qu'assistants et invités festoient toute la nuit.

Puis des chants assez sauvages, accompagnés d'un instrument à cordes nommé « gouzli<sup>2</sup> » se succèdent, pendant que tous dansent en battant des mains. Ils sont ainsi mariés et prennent le chemin de la demeure du fiancé. Le costume des femmes tchérémisses est intéressant comme vous pouvez en juger. J'en ai rapporté un qui est un véritable médaillier portatif. Pour les fêtes de Pâques, qu'ils nomment « Kérémett », ils font de la bière très fermentée et un grand gâteau. Après avoir chauffé le poêle, ils vont au bain et

1. Au mois de janvier 1896, j'adressai au ministre de l'instruction publique un rapport sur les antiquités recueillies à Ananino. Dans la séance du 5 février de la même année, je communiquai un mémoire à la Société des antiquaires de France sur cette nécropole, mémoire qui figurera dans les publications de ladite compagnie.

2. Cet instrument a 20 cordes et se nomme en tchérémisses *kislà*.

revêtent ensuite leurs meilleurs vêtements. Réunis autour du poêle,

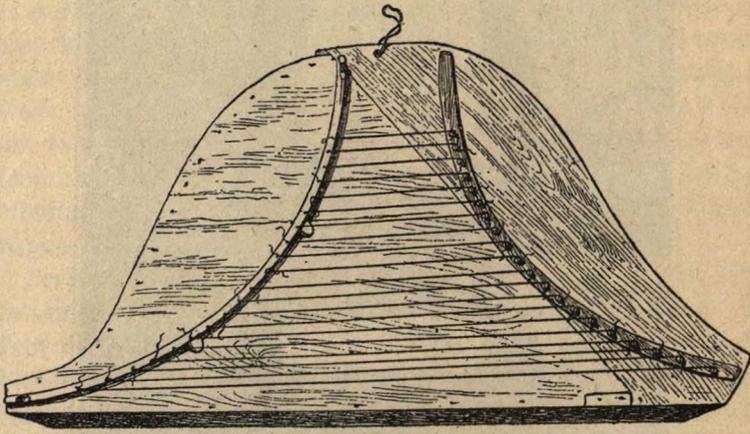


FEMME « BAPTISÉE » DES ENVIRONS D'ÉLABOUGA. — GOUVERNEMENT DE VIATKA.

ils prennent tour à tour un petit bol en bois, le remplissent de bière et le vident sur le feu. Chacun, en priant, jette de même au

feu trois petits morceaux de flan. Après cette cérémonie, les hommes d'abord, les femmes ensuite mangent et boivent.

Ce ne sont pas les Tchérémisses, mais une cause célèbre qui m'avait décidé à profiter de l'hospitalité cordiale qui m'attend toujours à Élabouga. C'est peut-être la première fois que l'on entend de cette tribune parler d'une cause célèbre. Après m'être instruit du procès retentissant que l'on jugeait récemment pour la troisième et dernière fois (au bout de trois ans), je voulus voir les Votiaks. Ce procès ne fut pas moins intéressant au point de vue ethnographique que juridique. Les habitants païens d'un village votiak étaient accusés d'avoir fait un sacrifice humain. Une jeune



KISLA, INSTRUMENT DE MUSIQUE TCHÉRÉMISSE ACHETÉ AU VILLAGE TIAKASCHEVO.  
GOUVERNEMENT DE VIATKA.

paysanne, traversant une forêt le 5 mai 1892, trouva sur le chemin le cadavre d'un homme dont le corps, privé de la tête, était complètement exsangue. La victime, un mendiant d'une constitution athlétique, avait été vue la veille passant près du village Stare Moulana. D'après les observations, on prouva que ce corps, qu'il eût été facile de cacher ou de faire disparaître, avait été apporté en cet endroit après l'accomplissement du meurtre. Une large ouverture à la hauteur de la poitrine montrait les sections bien nettes de cinq côtes du côté gauche et de quatre du côté droit. Le thorax était privé de ses organes : le cœur, les poumons. De l'examen du cadavre, on conclut que ce crime avait été commis dans un but religieux ou superstitieux. L'ablation de certaines parties



TCHÉRÉMISSES. — VILLAGE TIAKASCHEVO, GOUVERNEMENT DE VIATKA.

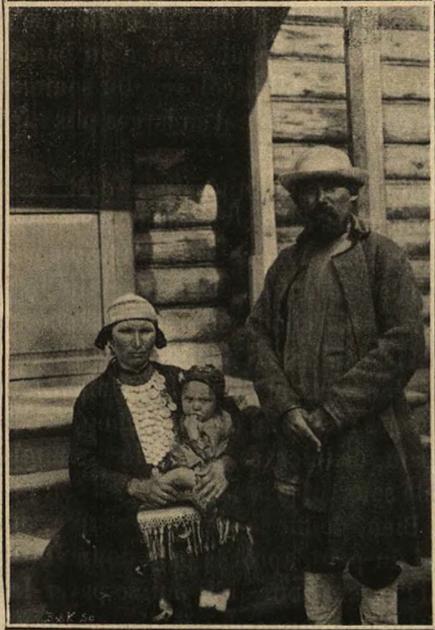
(Photographie de Mme Kouznétzoff,  
née Ouchkoff.) 13/25 juin 1896.



FEMME TCHÉRÉMISSE. — ENVIRONS D'ÉLABOUGA, GOUVERNEMENT DE VIATKA.  
(Photographie de Mme Kouznétzoff.)

internes du corps, qui avaient dû servir au sacrifice offert au dieu païen des Votiaks pour lequel les parties intérieures et le sang de la victime sont nécessaires, autorisa cette supposition. Vous donner, même en résumé, les dépositions des Votiaks païens de Stare Moulana nous mènerait trop loin, elles fourmillent de documents importants sur les coutumes religieuses de ces peuples.

De mon côté, j'en ai recueilli un certain nombre dans le village



MINÉBAIL, KOSTORKA ET KOCHKA, VOTIACS DU VILLAGE PAÏEN D'IANABERDINO.  
GOUVERNEMENT DE VIATKA.

votiak et païen nommé Ianaberdino, où j'ai questionné les personnages dont les portraits vont vous passer sous les yeux.

Un homme de 30 ans nommé *Minébail*.

Une femme de 30 ans, *Kostorkia*; elle tient sur ses genoux un enfant encore au sein, *Kochka*.

Une jeune mariée de 22 ans, du nom assez agréable à l'oreille d'*Orinka*.

Pour le mariage, les Votiaks pratiquent quelquefois le rapt de la même façon que les Tchérémisses et souvent ils achètent la fiancée, ce marché se nomme « kalym », et se fait moyennant 40 à

50 roubles. La jeune Orinkâ, que j'ai l'honneur de vous présenter, ayant coûté 50 roubles à son époux devait être ce qu'il y a de mieux. Le vieillard, qui sert de chaïman (prêtre païen chez les Votiaks), dit quelques prières pour unir les époux, ceux-ci boivent ensuite le koumouïchkâ autant qu'ils peuvent tenir debout.

Orinka est nouvelle mariée car elle a encore sa coiffure de noce qu'elle conserve pendant les six mois qui suivent la cérémonie nuptiale. Cette élévation conique en écorce de bouleau, recouverte d'étoffe constellée de vieilles monnaies, se pose sur la tête dont le front est préalablement ceint d'un bandeau tissé de fils d'argent, d'or et de soies multicolores. Du sommet pointu, tombe un carré d'étoffe voyante, pendant en larges plis sur la nuque et derrière les oreilles.

Les Votiaks ont comme divinités de la forêt : Nouless, Iaurta et Paless; comme dieu des eaux : Voumour; comme dieu de la maison : Boustourgan. Enfin le plus grand des dieux, celui du ciel : Inmar. Les Votiaks adorent aussi une divinité inférieure qui leur est commune avec les Tchouvaches et les Tchérémisses et qu'on nomme Kérémet; c'est l'esprit malin.

Les Votiaks précités m'ont dit qu'ils priaient leur dieu suprême Inmar en ces termes : « Grand et ancien dieu, ton peuple te prie, il t'a apporté du pain, des cierges, de la bière, du miel, des bestiaux. Il s'est rassemblé sous cet arbre. Aime bien ton peuple, ne rejette point sa prière. Dieu, donne la vie à ton peuple, donne-lui des bestiaux, donne-lui du pain, après le pain donne-lui du miel, après le miel, donne-lui l'argent pour qu'il puisse payer les impôts. Après l'argent, donne-lui une bonne chasse, donne-lui une bonne pêche. Reçois ceci avec grâce. Donne une bonne vie au tzar blanc et à tous ceux qui prient ici et qui t'ont apporté ces offrandes. »

C'est ainsi qu'ils prient, soit dans la forêt auprès de l'arbre sacré, soit dans les places découvertes. En frottant une planche à cet arbre sacré, ils obtiennent des étincelles pour allumer le feu.

Les prières ne se font pas seulement en plein air, mais chaque famille possède dans l'enclos qui entoure la maison, au fond de la cour, une cabane, en forme de chalet, munie d'une seule entrée très basse, en façade, sans fenêtre, avec un trou dans le toit pour laisser passer la fumée. A l'intérieur, est disposé un foyer au-dessus duquel pend un chaudron à l'aide d'une chaîne. Cette chaîne est vénérée, elle préserve des maladies et souvent on l'embrasse après



MINÉBAIL ET KOSTIORKA, VOTIAKS DU VILLAGE PAÏEN D'IANABERDINO.  
GOUVERNEMENT DE VIATKA.

(Photographie de Mme Kouznétzoff.)

le sacrifice. On immole dans ces cabanes, réservées à cet unique usage, des canards, des oies, des brebis, de jeunes chevaux et même de jeunes taureaux. Les bienfaits du dieu ne se répartissent que sur les membres de la famille à laquelle appartient la cabane. Or, ces victimes sont saignées et disséquées comme l'avait été le vieillard. On en extrait le cœur et les poumons. Naturellement les Finnois cachent aux Russes toutes ces cérémonies, de telle façon qu'il est difficile d'en connaître les détails. Leur caractère, le mystère dont ces cérémonies sont entourées, ont suggéré la pensée que des Votiaks avaient été capables d'accomplir un sacrifice humain.

Ce n'est qu'après le troisième jugement du procès récemment instruit que les habitants de Moulana ont été absous. Ce procès retentissant, d'un grand intérêt ethnographique, a pris un caractère scientifique, puisque deux sommités ont été appelées à donner leur avis en qualité d'experts et ont traité la question dans un sens contradictoire. M. Smirnow, professeur à l'université de Kazan, et M. Kouznétzoff, bibliothécaire à l'université de Tomsk, sont les deux hommes les plus compétents par leurs connaissances approfondies de ces populations. M. Smirnow, auteur de travaux très estimés sur les populations allogènes du gouvernement de Kazan, a trouvé dans les légendes des souvenirs de sacrifices humains et il en a discuté la possibilité. Il a parlé des esprit malins appelés *cüiss* ou *iouïss*, c'est-à-dire qui mangent et qui boivent, et aussi des *koulem oubirakh*, c'est-à-dire les morts qui boivent le sang humain. Il serait trop long de raconter en détail les circonstances et les faits sur lesquels M. Smirnow s'est appuyé pour conclure à la possibilité du sacrifice humain.

M. Kouznétzoff nie cette possibilité chez les Votiaks. M. Bogaievsky, se rangeant au même avis, prétend que parmi les Votiaks contemporains, il n'y a pas de symboles indiquant la survivance des sacrifices humains. Les habitants de Moulana ont été acquittés, bien que les ténèbres sur cette mystérieuse affaire ne se fussent pas dissipées.

Ne nous attardons pas davantage dans le gouvernement de Viatka où déjà trop longtemps je vous ai retenus. En quittant Élabouga, je remontai la Kama jusqu'à Perm d'abord et jusqu'à Solikamsk ensuite. De Nijni-Novgorod à la station d'Oust Borovaïa, près de Solikamsk, j'avais fait 1,700 verstes sur eau, sans compter mes excursions en tarentas. Le nom de Solikamsk est formé du mot sel



ORINKA, JEUNE MARIÉE VOTIAK, VILLAGE PAÏEN D'IANABERDINO, PRÈS ÉLABOUGA.  
GOUVERNEMENT DE VIATKA.

(Photographie de Mme Kouznétzoff.)

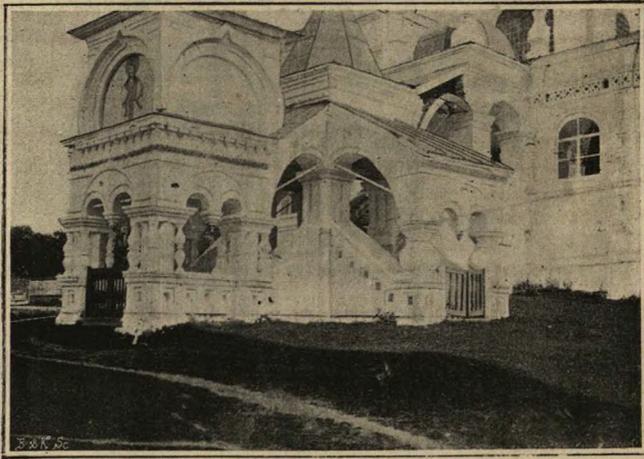
14/26 juin 1896.

et du nom de la Kama. Cette ville, peuplée de 3,000 habitants, possède en effet de grandes salines. Il y a environ cinq cents ans, un



ÉGLISES DE SOLIKAMSK. — GOUVERNEMENT DE PERM.  
(Photographie de M. Krafft.) 22 juin/4 juillet 1896.

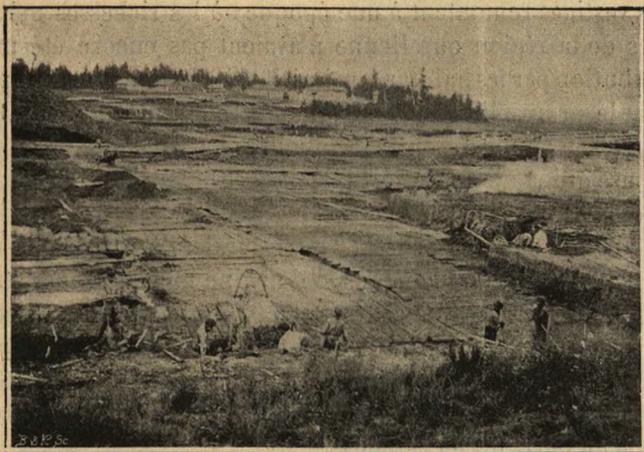
marchand de Novgorod fonda une colonie en cet endroit. Depuis lors, jusqu'au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, Solikamsk appar-



ENTRÉE DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ, A SOLIKAMSK. — GOUVERNEMENT DE PERM.  
(Photographie de M. Krafft.)

tint à la Grande Permie dont saint Étienne de Perm fut l'apôtre. La ville de Perm est récente comparativement à la vieille cité de

Solikamsk dont les églises, pittoresquement groupées, et la maison du voïévode mériteraient une étude spéciale. La plus ancienne, celle de la Trinité, aurait été construite en 1684 par les Suédois prisonniers de Pierre le Grand. On y remarque une icône de saint Nicolas, offerte en 1551 par Ivan le Terrible. Lorsque Vogouls et Permiaks faisaient le siège de la ville, les habitants russes demandèrent, comme de raison, des soldats au tzar. Le prince leur répondit que, faute de soldats, il leur envoyait mieux, une icône. Cette icône fut sauvée de l'incendie qui consuma l'église en bois où elle était primitivement conservée. Les églises étaient jadis en bois, comme le sont encore presque toutes les maisons de cette région. L'envoi d'une icône par Ivan le Terrible, à la place de renforts



EXTRACTION DU SABLE AURIFÈRE AU LAC CHIGHIR, DANS L'OURAL.  
(Photographie de M. Kraft.) 27 juin/9 juillet 1896.

militaires, me fait songer à la piété singulière de ce prince, qui un jour, ne voulant pas livrer bataille le dimanche, donna l'ordre de mettre le feu aux alentours.

Les églises actuelles de Solikamsk sont en briques avec frises de terre cuite émaillée. Il est remarquable qu'avec de tels matériaux on ait pu obtenir une ornementation extérieure aussi riche. Je ne vous fais pas pénétrer dans ces sanctuaires somptueusement décorés de tableaux dus aux anciens imagiers de l'école Strogonoff.

Le temps me manque aussi pour vous conduire aux *gorodischés*

tchoudes situés sur les rives de la Kama, près du village Tétérina. Je les ai visités avec votre confrère, M. Krafft, qui m'a accompagné jusqu'à Ekatéribourg.

Je dois vous narrer mon voyage aussi promptement que j'ai été long à l'accomplir.

Un séjour au bord du lac Chighir, près de Verk-Neyvinsk, dans l'Oural, m'a permis d'augmenter considérablement les séries d'objets préhistoriques en bois, corne, os, terre cuite et en pierre, séries commencées l'an dernier. La moitié de ce lac a été desséchée et on y a installé depuis quatre ans des lavages d'or. Pour arriver aux sables aurifères, on a enlevé une couche de vase tourbeuse de 2 à 3 mètres d'épaisseur, riche à sa base en vestiges de l'industrie humaine.

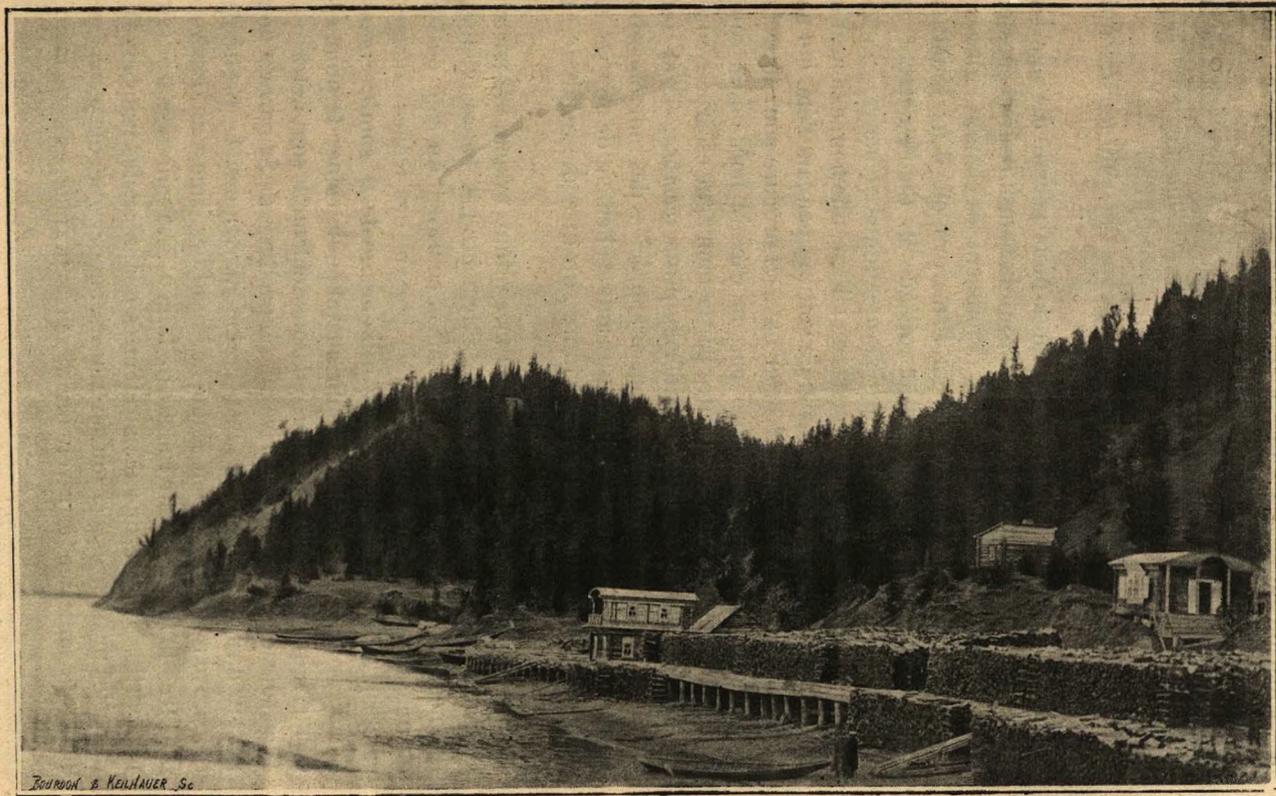
Ces vestiges remontent à une époque où les richesses métallurgiques de la région ouralienne n'avaient pas encore été mises à contribution par les habitants primitifs. Ces hommes étaient païens, comme le prouve l'idole de bois que l'on a exhumée de cette tourbe et conservée au musée d'Ekatéribourg. La couche plus ou moins argileuse qui contient l'or est alluviale et la moyenne de son épaisseur d'environ un mètre. La roche schisteuse est sous-jacente.

La visite d'autres gisements de l'Oural m'a longtemps retenu aux environs de Sysserter, dans le domaine minier et industriel de M. Solomirsky, domaine contenant 240 mille déciatines (hectares) d'un seul tenant. Durant mon long séjour dans l'Oural, je fus sans cesse accompagné de M. Clerc, le savant secrétaire de la Société ouralienne des amis des sciences avec laquelle la Société de Géographie de Paris est en rapport.

Le chemin de fer nous conduit d'Ekatéribourg à Tioumen où, en attendant le bateau, j'étudie la collection de M. Slovsoff. Cette collection mériterait de fixer plus longtemps notre attention.

Une épidémie de dysenterie régnait sur les bords de la rivière Toura, dont les eaux sont empoisonnées par les usines de cuivre. Par cette rivière, nous arrivons à Tobolsk où le gouverneur, M. Kniazeff, nous accueille de la façon la plus cordiale. L'an dernier, j'avais visité les gorodischés des environs de Tobolsk<sup>1</sup>; cette année, malgré le temps d'automne que j'y ai trouvé au milieu d'août, je me suis appliqué à l'étude des kourganés. Je ne saurais

1. Du Volga à l'Irtisch, *Revue de Géographie*, 1896, août, p. 96-97.



STATION DES BATEAUX, PRÈS SAMAROVO.

(Photographie de M. Ioudine.)  
24 juillet/5 août 1896.

assez insister sur la gracieuseté du gouverneur qui, après la fouille d'un tumulus, organisa pour moi une excursion au pays des Ostiaks. Il me donna comme compagnons un *ispravnik*<sup>1</sup>, chef de la police rurale, M. Skolozouboff, le savant agronome du gouvernement de Tobolsk, et M. Sokoloff, neveu du procureur.

En descendant l'Irtisch, nous franchîmes les 560 verstes qui séparent Tobolsk de Samarovo.

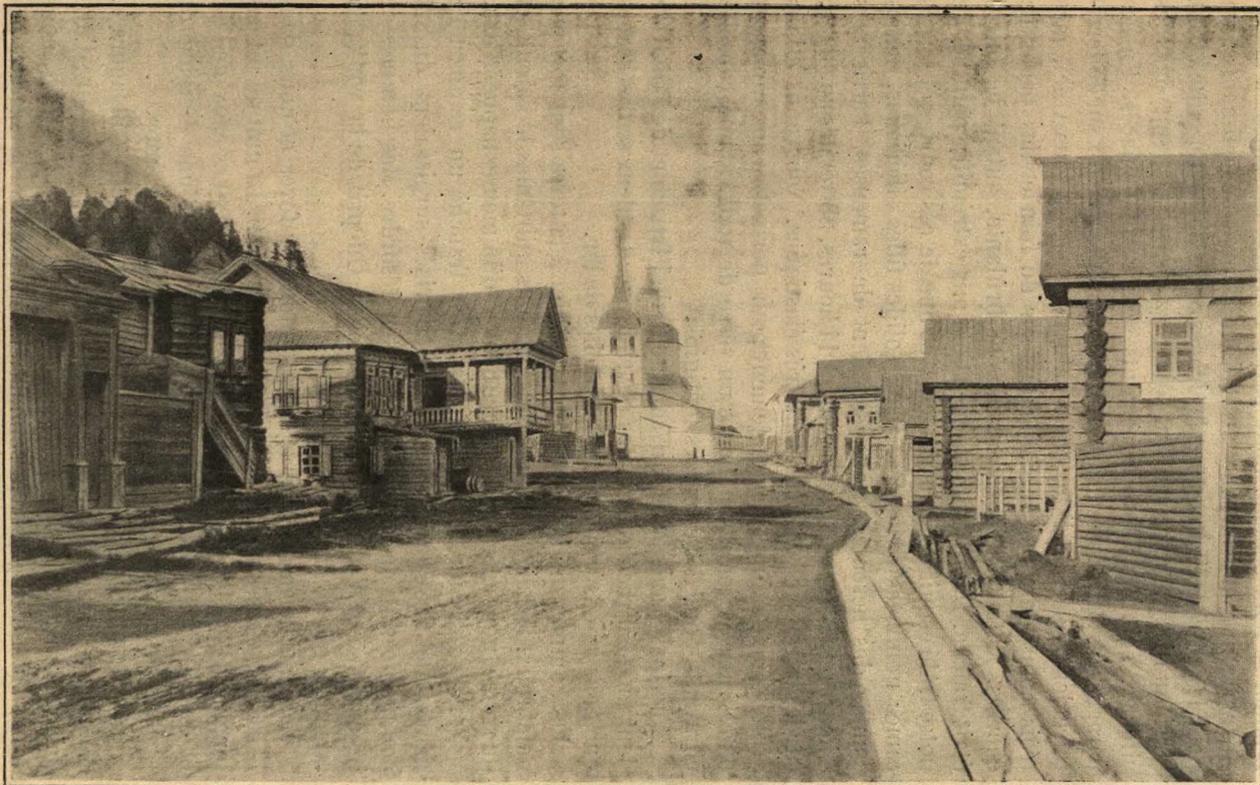
L'arrêt au village russe de Démiansk nous permit de voir les premiers Ostiaks venus du gouvernement de Tomsk pour la chasse. Nous sortions de la zone agricole, là finissent les champs cultivés.

Nous descendîmes du vapeur à Samarovo où deux Français avaient déjà passé : notre savant collègue M. Charles Rabot et M. Cotteau, l'intrépide voyageur de sympathique mémoire. La station des bateaux est à quatre verstes du village, une bonne lieue. En cet endroit, absence de chevaux et de voitures pendant l'été, qui ne dure que trois mois ; mais en hiver on s'en procure pour le traînage. Nous gagnâmes Samarovo par un chemin bordé d'un côté par la rivière et dominé de l'autre par la montagne escarpée, couronnée de vieux cèdres de Sibérie, *pinus cembra*, dont les amandes, nommées « chichki » sont si appréciées des indigènes. De loin, les habitations ressemblent à un amoncellement de poutres et de planches ; lorsque nous y parvînmes, un incendie venait de se déclarer.

Tous les hommes et toutes les femmes valides avaient été porter au bateau des vivres pour le ravitaillement. Les babas (vieilles femmes) et les enfants restés à la maison couraient du côté du feu en poussant des gémissements et en portant des icônes (images saintes). Alors, du blanc clocher qui émerge de ce sombre amas de bois, retentit le tocsin. Pas un cheval pour traîner la pompe ! On fait la part du feu. Quelques maisons seulement sont détruites.

Le soir même de notre arrivée, nous partîmes de Samarovo, non pas sur un bateau à vapeur, mais en kaïouk à rames. Le prêtre de Samarovo avait mis le sien à notre disposition ; il mesurait environ 5 mètres de longueur sur 1 mètre de largeur. Au milieu se trouvait une partie couverte, on y pénétrait en rampant par des trous munis de portes pratiquées à chaque extrémité. Dans ce gîte, où la lumière pénétrait seulement à travers une vitre pas plus large que la main,

1. *Ispravnik* signifie chef de police d'une circonscription rurale.



VILLAGE DE SAMAROVO. — GOUVERNEMENT DE TOBOLSK.

Photographie de M. Skolozouboff.)  
24 juillet/5 août 1896.

il fallait se tenir couché. Cette partie couverte est divisée à l'intérieur par une cloison; il y avait donc deux compartiments : un pour le prêtre et l'autre pour les icônes et les objets du culte. C'est ainsi que le prêtre se rend au loin chez les Ostiaks, soit dans les villages, soit dans les campements sans cesse déplacés. En ces parages, les églises sont rares (on n'en compte que dix sur le territoire des Ostiaks de l'Ob) et les habitats espacés. Nous voici, mes trois compagnons et moi, étendus sur du foin et des peaux de chèvres. Autant la journée avait été brûlante, autant la soirée était fraîche. Deux hommes se tenaient aux extrémités pointues de notre frêle esquif pour le diriger avec une de ces courtes et larges rames nommées « vioslo ». Deux solides filles sibériakes, bâties comme des hercules, nous servaient de rameuses. Partis vers 8 heures du soir, nous avons fait, à 11 heures, 35 verstes au moins, car les verstes de Sibérie sont très élastiques. Nous nous étions arrêtés quelques minutes seulement pour permettre aux rameuses d'absorber de temps en temps un verre de vodka d'une capacité effrayante pour des estomacs féminins.

Nous parvînmes ainsi au confluent de l'Irtisch et de l'Ob. Une deuxième barque amenait nos ouvriers avec les deux seules bèches que nous avons trouvées et des haches de fer.

Les hommes qui veulent bien travailler à la terre sont fort peu nombreux. Il était 11 heures du soir, nous quittâmes le kaïouk, et du rivage, nous aperçûmes en face de nous d'immenses nappes d'eau.

Nous voici sur le sable après avoir franchi un rempart de galets. Des troncs d'arbres morts et brisés surgissaient du sol comme des fûts de vieilles colonnes en désordre. Mes hommes de les arracher et d'en faire un vaste bûcher. On prit de la vodka en attendant que le samovar fût allumé.

Nos gens dormirent sur le sable, autour du foyer et nous, dans le kaïouk, bercés par les vagues légères de l'Ob. La nuit ne fut pas longue, dès 3 heures du matin le soleil se leva. Les eaux de l'Ob et de l'Irtisch réunies ne couvrent en été qu'une étendue de quatre kilomètres, elles en couvrent vingt au printemps.

Nous sommes au pied de la chaîne de montagnes « Belagora », (Montagne Blanche) couverte d'une forêt vierge, c'est-à-dire d'une taïga. Pour examiner le lieu de sacrifice des anciens Ostiaks, nous avons hâte d'en gravir le sommet élevé à plus de 60 sagènes au-dessus des eaux du fleuve.



KAIOUK DU PRÊTRE DE SAMAROVO AMARRÉ AU BORD DE L'OB,  
EN BAS DE LA MONTAGNE BELAGORA.

(Photographie de M. Skolozouboff.)  
26 juillet/7 août 1896.

De ce point culminant, on embrasse le gigantesque panorama des vallées de l'Ob et de l'Irtisch. L'ascension en est difficile, la brousse très épaisse, elle s'étend sur un sol glissant et peu sûr, les hommes la coupent pour nous frayer un passage. La végétation est admirable, les groseilliers à fruits rouges et noirs sont à hauteur d'homme.

L'*epilobium angustifolium* (ivan tchaï) dont les Tatares fabriquent un faux thé ; la *paeonia anomala* dont la racine est portée comme amulette par les paysans contre la piqûre des vipères ; la *cacalia hastata* avec ses feuilles en forme de dards ; le *sambucus racemosa* dont les baies rouges servent à nettoyer les samovars ; le *lycoctonum septentrionale* et bien d'autres plantes prennent ici des proportions extraordinaires.

Nous avons découvert là-haut des cendres et des ossements d'animaux prouvant que cet endroit est un très ancien lieu de sacrifices. Jadis une idole en cuivre, en forme d'oie se trouvait là. Mais en 1714, les Russes, après avoir baptisé les Ostiaks, la détruisirent. Les Ostiaks prétendent que l'idole s'est sauvée des flammes en s'envolant comme un cygne. Aussi ces oiseaux, très abondants dans ces parages, sont considérés comme sacrés.

Redescendus au bord du fleuve, nous montâmes dans une barque légère, nommée « oblas » ou « oblassok », pour nous diriger vers une pêcherie ostiake en descendant l'Ob dans le district de Béréozof. Nous rencontrâmes ces chevaliers de l'empire des eaux, dans une contrée où les horizons terrestres sont petits, là où l'eau semble être tout et la terre bien peu de chose. Là, les hommes n'attendent rien du sol mais, tout de l'eau. Nous voyons les Ostiaks envelopper de leurs filets un grand espace, puis les refermer ; à ce moment, hommes et femmes, pour que rien de leur pêche ne leur échappe, se jettent à l'eau en poussant des cris.

Les filets rompaient sous le poids des poissons appartenant à douze variétés : je citerai les *nelma*, *moksoun* et *ciryk* qui, nombreux dans l'Ob, ne se retrouvent pas dans l'Irtisch.

Je ne vous ferai point le portrait des Ostiaks, de plus compétents que moi vous les ont déjà décrits.

Nous avons inquiété nos pêcheurs en leur demandant s'ils avaient un chaïman, c'est-à-dire un prêtre païen. Par prudence, ils nous ont assuré qu'ils n'en avaient pas. Les preuves que ces gens ont conservé leurs coutumes païennes se rencontrent cependant à chaque pas. Pour obtenir une pêche fructueuse, ils sacri-

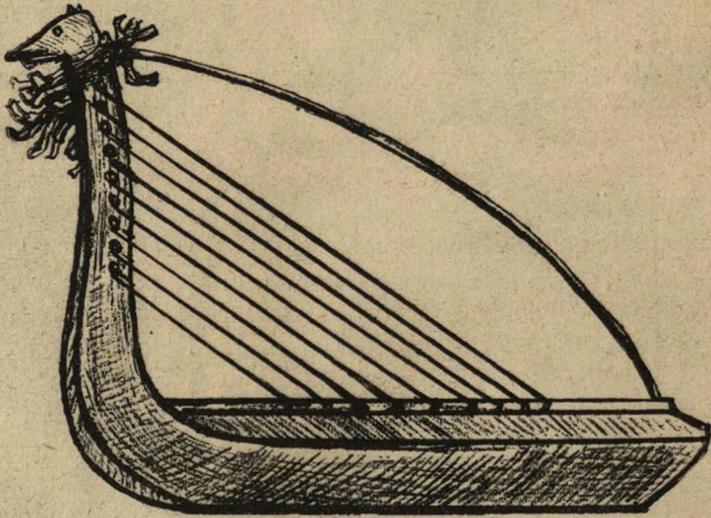


*Revue de l'Asie Russe*

BELAGORA, ANCIEN LIEU DE SACRIFICE DES OSTIAKS, AU CONFLUENT DE L'OB ET DE L'IRTISCH.  
(Photographie de M. Skolozouboff.)

fient un coq rouge dont le sang doit teinter les eaux du fleuve. Il serait trop long de vous conter tout ce que j'ai recueilli sur leurs croyances. Je vous en donnerai seulement quelques notions.

Le grand dieu des Ostiaks avait sept fils. Il mit l'aîné à Troïsk (50 verstes de Samarovo), cinq autres dans différentes iourtes et le septième, qui était désobéissant, dans un panier suspendu entre le ciel et la terre. Comme il était mécontent de son sort, le père le transforma en ours et lui dit : « Tu seras roi entre les animaux, tu seras adoré par l'homme, mais l'homme te battra souvent. » C'est pour cela que les Ostiaks adorent l'ours. Chaque Ostiak porte



LEBED OU JOURAVLE,  
INSTRUMENT DE MUSIQUE OSTIAK ACHETÉ AUX IOURTES BÉLOGORSKIA.

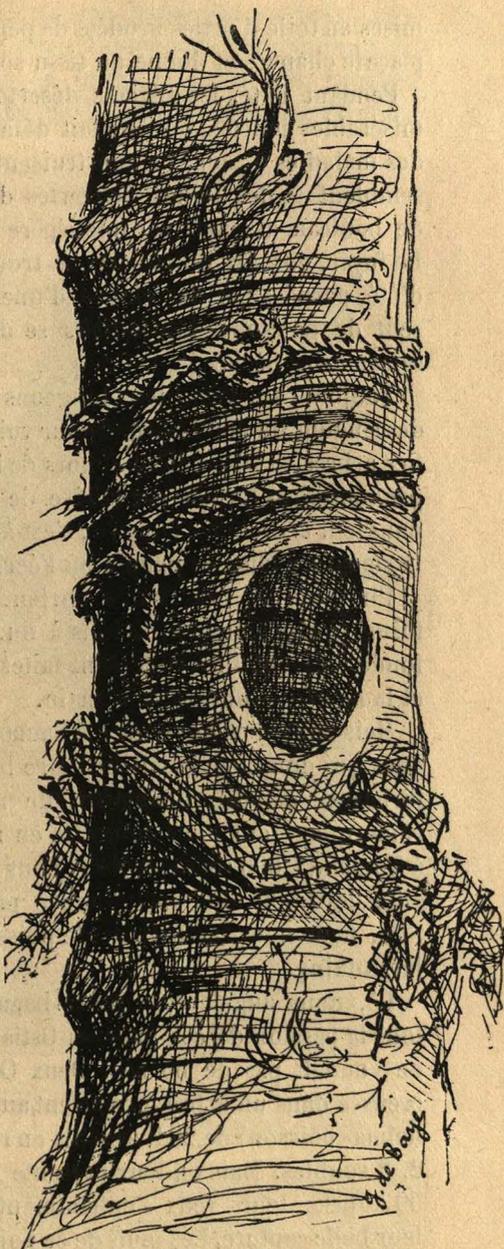
à sa ceinture une dent ou une griffe de cet animal. Si vous faites jurer un Ostiak sur la croix, il pourra vous tromper, mais si vous exigez qu'il baise la dent et la griffe de l'ours, il tiendra sa promesse.

D'après leur religion, les Ostiaks peuvent tuer les ours, mais ils font une cérémonie avant d'en vendre la peau. Ils placent la bête debout dans le meilleur coin de la maison, posent une table devant elle, allument toutes les bougies qu'ils ont sous la main, préparent des pâtés et de l'eau-de-vie en abondance. Alors ils dansent devant l'ours. Si c'est un mâle ils doivent exécuter trente-deux danses, moins pour une femelle. Ensuite commence le repas, et chaque Ostiak, avant de boire et de manger, pose un pâté sur la tête de l'ours et l'arrose d'un verre d'eau-de-vie.

Nous avons aussi visité les iourtes, c'est-à-dire les maisons d'un village ostiak nommé « Bélogorskia iourty », qui est situé dans le district de Béréozoff.

Parmi les habitants des iourtes, se trouvait une femme russe qui ne connaissait pas sa langue et parlait seulement ostiak. Nous avons acheté en cet endroit toutes les curiosités que pouvait contenir notre petite barque. Par exemple, cet instrument de musique à corde qu'on nomme « lebed » ou « jouravle », en ostiak « torop-ioukh », de torá, cigogne et jukh, bois.

En effet, le montant ressemble à un long cou terminé par une tête. Sous cette tête, est attachée une quantité de chiffons multicolores. Chaque fois qu'un musicien va jouer de son instrument, la maîtresse de la maison lui donne un bout d'étoffe qui s'ajoute à ceux précédemment pendus à l'instrument. Je ne vous énumérerai pas les autres objets à l'usage domestique, comme les récipients en écorce de bouleau, les instruments à tisser, à pêcher, les berceaux, les arcs, les flèches, les pièges pour prendre les zibelines, les joujoux formés d'une enfilade de becs de canard, les che-



BOULEAU SACRÉ, BELAGORA (MONTAGNE BLANCHE).

(Dessin du baron de Baye.)

25 juillet/6 août 1896.

mises en toile d'orties brodées de perles en verroterie. L'ortie remplace le chanvre et donne un tissu souple et fin.

Pendant l'été, les Ostiaks désertent avec empressement leurs misérables iourtes, où l'air fait défaut et où la fumée leur cause des maladies d'yeux. Ils construisent des huttes de bois, qui ressemblent à des tentes couvertes de longues et larges bandes de bouleau assoupli par une légère cuisson dans l'eau bouillante. Le foyer, entouré de pierres, se trouve au milieu de ces demeures d'été, gardées par des chiens d'une race spéciale qui se nourrissent de poissons. Les Ostiaks se déplacent souvent pendant la saison de la pêche.

Toujours sur l'Ob, nous longeons les côtes de Belagora et nous descendons de notre barque pour voir de près des bouleaux sacrés. Ces arbres se trouvent en dehors de la zone forestière, sur de petits promontoires formés par la rive de l'Ob. Les uns sont marqués dans leur écorce de « tamga », c'est-à-dire de signes qui remplacent la signature chez ce peuple où l'écriture est inconnue.

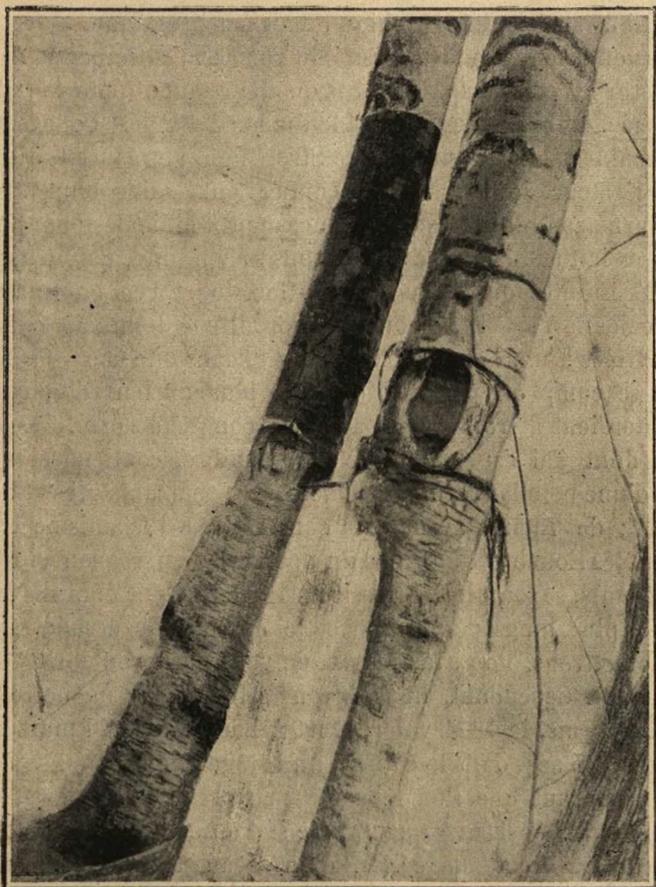
Plusieurs de ces arbres portent une ablation de l'écorce de forme ovale mettant le bois à nu. Dans cette cavité assez profonde, des entailles rudement faites représentent les yeux, le nez et la bouche d'un visage humain.

Mais nous devons rentrer à Samarovo, saluer les trois montagnes qui dominent le village entre lesquelles se trouvait jadis une forteresse ostiake. Changeant de navigation, nous prenons un remorqueur qui nous conduira en remontant l'Ob, de Samarovo à Tomsk (1,600 verstes). Nous nous arrêtons d'abord à Sourgoute, ville de 2,500 habitants, fondée par la Grande Catherine. Plus loin, nous nous ravitaillons de poissons près des iourtes ostiakes largankiny.

Là, nous augmentons notre bagage ethnographique et constatons la passion de ces pauvres Ostiaks pour la vodka, passion qui ne connaît pas de bornes. Deux Ostiaks, montant une barque creusée dans un arbre, proposent au capitaine de notre navire une nelma (poisson) de 20 livres. Ils en refusent 1 rouble, 1 rouble 1/2, 2, 3 roubles. Mais on leur présente une bouteille de vodka valant 50 kopeks, leurs yeux s'enflamment et immédiatement ils cèdent leur belle capture. Les œufs de ce poisson donnent un caviar orangé agréable au goût.

Après une navigation de sept jours, me voici à Tomsk. Cette

ville possédait jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle une forteresse en bois, construite en 1604, à l'époque de Boris Godounoff. Originellement, Tomsk fut peuplée de Kosaks en retraite, de captifs baptisés avec leurs familles, de Kalmouks, de Tatares et même de Kirghis.



BOULEAUX SACRÉS DES RIVES DE L'OB, AU PIED DE BELAGORA.

(Photographie de M. Skolozouhoff.)

25 juillet/6 août 1896.

Vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, sont venus des marchands de Boukharie, puis des marchands russes du gouvernement de Viatka et de Vologda. Enfin, au début du règne de Mikhaël Féodorovitch, on a commencé à y envoyer des exilés. Il en résulte que la popula-

tion actuelle de Tomsk est issue d'un mélange d'éléments les plus divers. Elle s'améliorera si l'on cesse d'y envoyer des exilés qui font de mauvais colons.

Cette population est composée d'éléments aussi étranges que celle des États-Unis. Ses membres se disent Sibériaks, dénomination qui n'est pas ethnographique mais géographique.

Vous entretenir de l'Université de Tomsk m'entraînerait à vous énumérer les précieux documents qu'elle contient pour l'étude de la Sibérie. La bibliothèque dont le fonds se compose de legs d'une inestimable valeur, dus au comte Strogonoff, au prince Galitzin et au littérateur Joukovsky, est confiée aux soins d'un savant, M. Kouznétzoff, dont la connaissance approfondie des populations finnoises fait autorité. Avec lui et sous sa conduite, j'ai pu assister à d'intéressantes fouilles au Toïanov-Gorodok. En cet endroit, assez rapproché de Tomsk, se trouve un gorodisché dominant la vallée de la rivière Tom. Près de ce gorodisché, dans une taïga, les Kourganes se comptent par milliers. Les plus anciens d'entre eux remonteraient à trois siècles avant la conquête russe. Ces tombeaux dont j'ai exploré un certain nombre, contiendraient les restes d'une population mongole demeurée chamaniste, c'est-à-dire païenne; de Tatares avant leur conversion à l'Islamisme et qui seraient les Eouchti. Un prince du nom de Toïan, régnant sur leurs descendants, se soumit à la Russie en 1603. Nous ne pouvons entrer dans de plus longs détails sur cette exploration archéologique. Nous omettrons, non sans regret, de vous parler de notre voyage à Barnaoul. Cependant, nous devons saluer ici la mémoire d'un savant français, le D<sup>r</sup> Meynier, mort à Barnaoul le 24 mars 1862, à l'âge de 35 ans, dans le cours d'un voyage scientifique.

J'ai remarqué que l'on trouve à peu près à toutes les stations sur l'Ob et à Tomsk une quantité de statuettes de divinités bouddhiques; les unes anciennes, d'un beau travail; les autres, modernes, de pacotille et, ce qui est bien curieux, de fabrication anglaise. Qui aurait soupçonné trouver en ces lieux une invasion de divinités fabriquées aux environs de Londres!

Une faveur spéciale du ministre des voies et communications me permit de voyager sur le transsibérien entre Tomsk et Krasnoïarsk. Un wagon de service, véritable maison ambulante, fut attaché à un train de ballast et de marchandises. Après avoir attendu quelques jours l'organisation du train, je partis enfin.



UNE HUTTE D'OSTIAKS SUR LES BORDS DE L'OB.

(Photographie de M. Boullenger.)

Tomsk ne se trouvant pas sur la grande ligne, une petite voie a été créée pour relier ce centre important à la grande artère. Comme la plupart des gares du transsibérien, celle de Tomsk est éloignée de la ville, et pour y parvenir le chemin est impraticable. Il faut prendre une tarentas et avoir soin de ne pas verser. De Tomsk, dont la gare n'était pas terminée, jusqu'au transsibérien, la distance est de 100 verstes. Nous avons accompli ce trajet dans la nuit du 25 au 26 août. Le froid nous aurait fait souffrir si nous n'avions pas eu le thé pour nous réchauffer intérieurement et les « klopy », autrement dit les punaises, pour entretenir la circulation du sang. Nous voici à la station du transsibérien, elle se nomme « Taïga » parce qu'elle est établie, je dirai même taillée en pleine forêt, forêt demeurée vierge jusqu'au jour où l'homme est venu pour placer tout à coup au milieu de cette nature inviolée, une voie ferrée, un télégraphe, un téléphone. On voit encore, émergeant du sol, au milieu de fougères à peine foulées, les troncs des grands arbres parmi lesquels on a fait une gigantesque trouée.

Les coquets bâtiments de la gare, avec leurs toitures fraîchement peintes, semblent avoir été apportés là comme par enchantement. Ils contrastent avec les huttes en planches et en écorées, demeures des ouvriers. A deux pas de là c'est la taïga, immense et muette, qui commence. Les grands bouleaux voisins semblent être des écorchés vivants, car leur enveloppe a été arrachée pour couvrir les habitations rudimentaires de ce campement. Ces ouvriers ont pris l'aspect rude et sauvage du milieu où ils se trouvent et se sont ingéniés comme des hommes primitifs. Tout est sombre en cet endroit : le bois des maisons et des huttes, bois morts et façonnés, le bois vivant de ces arbres élancés formant un dôme touffu répandent partout un ténébreux ombrage. L'œil perçoit une seule note gaie et triste à la fois : la peinture rouge des croix émergeant de la brousse épaisse. Elles marquent que déjà la terre a reçu les restes de ceux qui sont venus les premiers frayer un chemin à leurs semblables. Ces agents obscurs d'une œuvre de génie dorment là, là où ils ont surpris la nature dans son immobilité séculaire, dans son domaine immaculé.

Vainqueurs de difficultés innombrables, la force dont ils s'étaient servis a voulu coucher quelques victimes sous ce sol qu'ils ont été les premiers à transformer. Le voyageur se rendant de l'extrémité de l'Europe à l'extrémité orientale de l'Asie, verra-t-il encore



ROCHERS AU BORD DE L'ÉNISSÉÏ, PRÈS KRASNOÏARSK.

(Photographie de M. Matvéïeff.)

ces croix ? Si elles subsistent, songera-t-il à ces humbles travailleurs, instruments du progrès, qui, en coupant dans ces fourrés impénétrables les premiers arbres, sont tombés avec eux !

Ce qui m'a surtout frappé dans le trajet de Tomsk à Atchinsk<sup>1</sup>, ce sont les forêts vierges, les taïga. La première : « altaïskaïa taïga », mesure 200,000 décitines, c'est-à-dire plus de 200,000 hectares. Ensuite la voie passe entre deux forêts plus grandes encore : celle située au sud de la ligne, « napysko-tchylimskaïa taïga », est d'une contenance de plus d'un million et celle qui s'étend au nord, « zoloto-pryskovaïa taïga », de plus de deux millions d'hectares. Ce voyage nous obligea à emporter des provisions. Le pays est presque désert jusqu'à la ville d'Atchinsk. Là, nous devons changer de train, car le pont sur la rivière Tchoulym, qui sera de 130 sagènes, n'est pas encore terminé.

Montés dans un wagon que l'ingénieur Schtoukenberg avait eu la gracieuseté de mettre à notre disposition, nous eûmes la bonne fortune d'accomplir le trajet entre Atchinsk et Krasnoïarsk avec M. Diatropoff, juge suprême. Des accidents arrivent fréquemment sur cette fraction du transsibérien, elle devra probablement être refaite ou modifiée. Les courbes sont trop accentuées et nombreuses et les remblais reposent sur des terrains marécageux, traîtres et glissants. Trois fois notre locomotive est descendue de ses roues. En dehors des arrêts, nous marchions à la vitesse, je devrais dire à la lenteur, de 4 ou 5 kilomètres à l'heure.

Parti de Tomsk le 25 août au soir, j'arrivai à Krasnoïarsk le 28, également le soir<sup>2</sup>. La ville où nous abordions, fondée en 1628, se trouve dans une position charmante, je dirai même riante. C'est un très joli séjour pour des exilés qui forment presque la moitié de la population de 25,000 âmes. Mais ici le confort est inconnu, et je crois que les Sibériaks, ignorant son utilité, ne sont pas très disposés à l'introduire.

L'unique auberge qu'on y trouve, décorée du nom d'hôtel, est aussi chère que malpropre. Grâce à Dieu, le très aimable directeur du gymnase, M. Loguar, me donna une hospitalité cordiale qui me permit de séjourner près de trois semaines à Krasnoïarsk.

La ville, bordée d'un côté par l'Énisséï, est assise sur la première

1. Atchinsk, ville de 5,000 habitants.

2. De l'embranchement de la ligne de Tomsk, c'est-à-dire de la station Taïga, jusqu'à Krasnoïarsk, par le transsibérien on compte 620 verstes.



SOÏOTTES, FRONTIÈRE CHINOISE DU GOUVERNEMENT D'ÉNISSÉISK.

(Photographie de M. Ioudine.)

terrasse d'alluvions de ce fleuve. De l'autre côté, des montagnes pittoresques forment une enceinte naturelle. Ici, c'est Afontova gora, et là, les collines rouges nommées Grémiatchin <sup>1</sup> (du verbe *grémét*, faire du bruit). Là se trouve une petite chapelle de pierre élevée l'an 1807 en mémoire de la victoire des Kosaks sur les tatares Katchintzi (ils tirent leur nom de la rivière Katcha, rivière qui se jette dans l'Iénisséï, près Krasnoïarsk, et sont maintenant refoulés dans les steppes de Minoussinsk). Une autre chaîne de montagnes très pittoresque <sup>2</sup> se déploie, comme un charmant panorama, en face de Krasnoïarsk sur la rive droite du fleuve. Cette chaîne est un rameau des monts Saïan qui sont eux-mêmes un prolongement de l'Altaï.

De Krasnoïarsk, on admire deux pics qui surgissent dénudés au milieu de montagnes hérissées de forêts. D'abord le Tokmak, dont le sommet de granit s'élève à 800 mètres au-dessus des eaux de l'Iénisséï. Ensuite le Karatak (en tatar montagne noire <sup>3</sup>), composé de porphyre et plus élevé que le précédent.

Avant de devenir une ville, Krasnoïarsk était une forteresse des Kosaks. Krasnoïarsk signifie ravin rouge (*krasni*, rouge, *ïar*, ravin).

La population fixe de la ville à cause des exilés, et la population flottante due aux ouvriers du chemin de fer, comprennent des éléments variés : Sibériaks, Juifs, Polonais, Tziganes, Chinois, Tatares venant de Minoussinsk, Tcherkesses et autres représentants des races caucasiennes.

Le musée de la ville <sup>4</sup>, quoique petit, donne une idée de l'importance du gouvernement de l'Iénisséïsk au point de vue archéologique et ethnographique. Dans le district de Tourkhansk habitent des Ostiaks différant de ceux de l'Ob, et des Toungousses.

Dans l'arrondissement de Minoussinsk il y a des Kiziltzi, des Salaïtzi, des Katchintzi, des Kaïbaltzi et des Karagassi. Ils parlent la langue turque, sont soi-disant baptisés, mais demeurent chamanistes, c'est-à-dire païens.

Enfin il y a les Soïottes, ceux-ci mongols, fixés près de la frontière chinoise et faisant le commerce avec les Russes. Je ne vous ai cité que quelques noms; il existe dans le gouvernement de l'Ié-

1. Dévonien.

2. Silurien.

3. *Kara*, en tatar, signifie noir, et *Jak*, montagne.

4. M. Kibort en est le zélé conservateur.

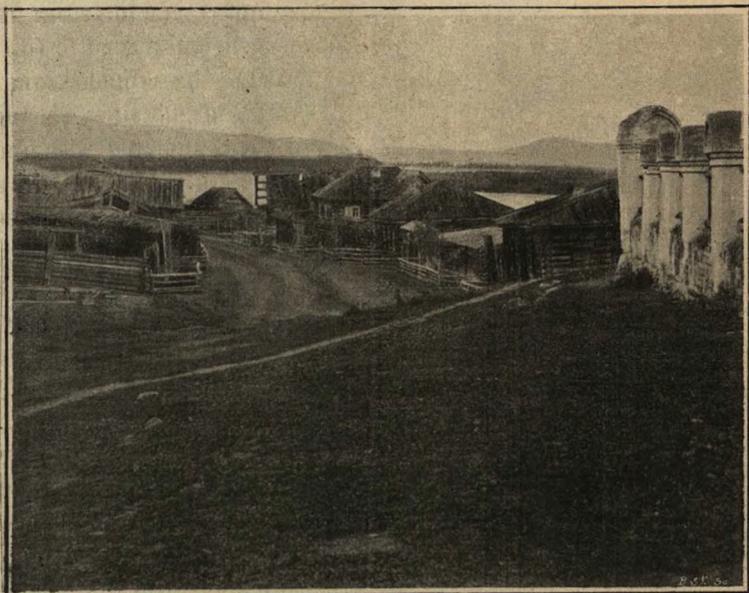


L'ÉNISSÉI VU DU BAC, EN ALLANT DE KRASNOÏARSK A LODÉIKY.

(Photographie de M. Proskouriakoff.)  
25 août/6 septembre 1896.

nissëï beaucoup d'autres populations connues et inconnues. En effet, le comité de statistique découvre chaque année des endroits peuplés qui étaient restés ignorés.

Le but de mon voyage en cette contrée était l'étude des gisements préhistoriques découverts par M. Savenkov. Depuis quatre années, ce savant était retourné en Russie et il a fallu rechercher les dits gisements. Le plus remarquable est celui d'Afontova gora où j'ai fait de nombreuses excursions et où j'ai recueilli, dans une



VILLAGE DE LODÉÏKY SUR LES BORDS DE L'ÉNÉISSÉÏ.

(Photographie de M. Proskouriakoff.)

25 août/6 septembre 1896.

couche post-pliocène, des ossements de rennes, d'élans, de rhinocéros, de mammouths, de *bos primigenius*, restes d'une faune ancienne, accompagnés de pierres façonnées par l'homme.

Or ces pierres sont taillées dans la même forme que les instruments trouvés en France et que nous appelons moustériens. Dans la Russie d'Europe et dans celle d'Asie, ce gisement des bords de l'Énéissëï est le seul paléolithique où les traces de l'industrie humaine soient indiscutables<sup>1</sup>.

1. Après le Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, tenu à Moscou, j'ai fait à l'Académie des sciences, dans la séance du 27 février 1893,

Vous raconter par le détail mes recherches et mes trouvailles archéologiques, nous prendrait trop de temps. Si nous avons rencontré la preuve que l'homme paléolithique habitait les bords de l'Iénisséï, nous avons aussi constaté que les hommes néolithiques y étaient très nombreux. Leurs traces sont abondantes dans les dunes de sable reposant sur la première terrasse des alluvions



VIEILLE MAISON DE BOIS, A LODÉÏKY.

(Photographie de M. Proskouriakoff.)

25 août/6 septembre 1896.

anciennes. A ce point de vue, nous avons exploré les environs de Basaïkha, de Niacha et de Lodéïky, où je veux vous conduire.

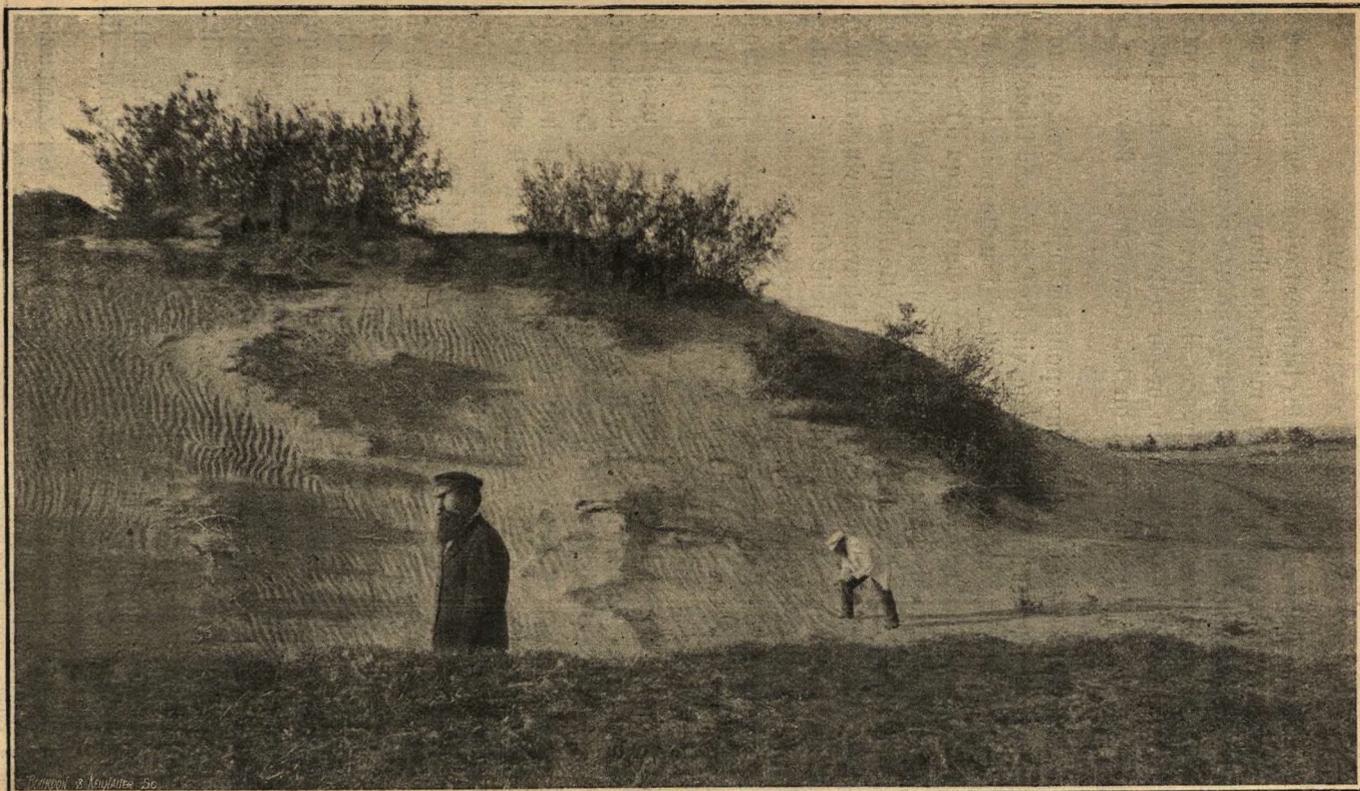
L'excursion à Lodéïky se fit en tarentas. On traverse l'Iénisséï en cet endroit que vous avez sous les yeux, sur un bac attaché à

une lecture sur les découvertes faites par M. Savenkov sur les bords de l'Iénisséï, près de Krasnoïarsk. Ce mémoire a été publié sous ce titre : *Rapport sur les découvertes faites par M. Savenkov dans la Sibérie orientale*. Paris, librairie Nilsson, 338, rue Saint-Honoré, 1894.



EN TÉLÉGA, PRÈS DE LODÉIKY, A LA RECHERCHE DES GISEMENTS PRÉHISTORIQUES.

(Photographie de M. Matvéieff.)  
27 août/8 septembre 1896.



DUNES DE SABLES MOUVANTS, PRÈS DE LODÉJKY.

(Photographie de M. Matvéieff.)  
27 août/8 septembre 1896.

l'extrémité d'une chaîne de petites barques toujours en mouvement et fixées à un bateau ancré au milieu du fleuve. Le bac, faisant l'office de balancier, porte les passagers d'une rive à l'autre.

Dans son intéressante conférence, M. Lalo vous a déjà démontré ce système. Vous pouvez en juger par cette vue reproduisant un convoi de déportés auxquels on fait traverser le fleuve sur le même bac.

Comme on met un certain temps pour passer, l'ispravnik qui nous accompagne, sort une bouteille de vin de Crimée sur laquelle est écrit : BORDEAUX et s'autorise de cette étiquette pour boire à la prospérité de la France. Puis il m'offre une cigarette qu'il tire d'une boîte ornée de drapeaux français et russes portant l'étiquette *coïouznïa*, c'est-à-dire de l'alliance, cigarettes fabriquées à Rostoff. Enfin, pour m'indiquer le temps pris par la traversée (vingt minutes), il sort une montre sur le boîtier de laquelle était gravé : France-Russie-Cronstadt-Toulon. Regarder l'heure franco-russe en fumant la cigarette de l'alliance, et cela sur l'énisséï, n'est pas chose banale, avouez-le. Voilà bien une preuve que la Sibérie est la prolongation de la Russie.

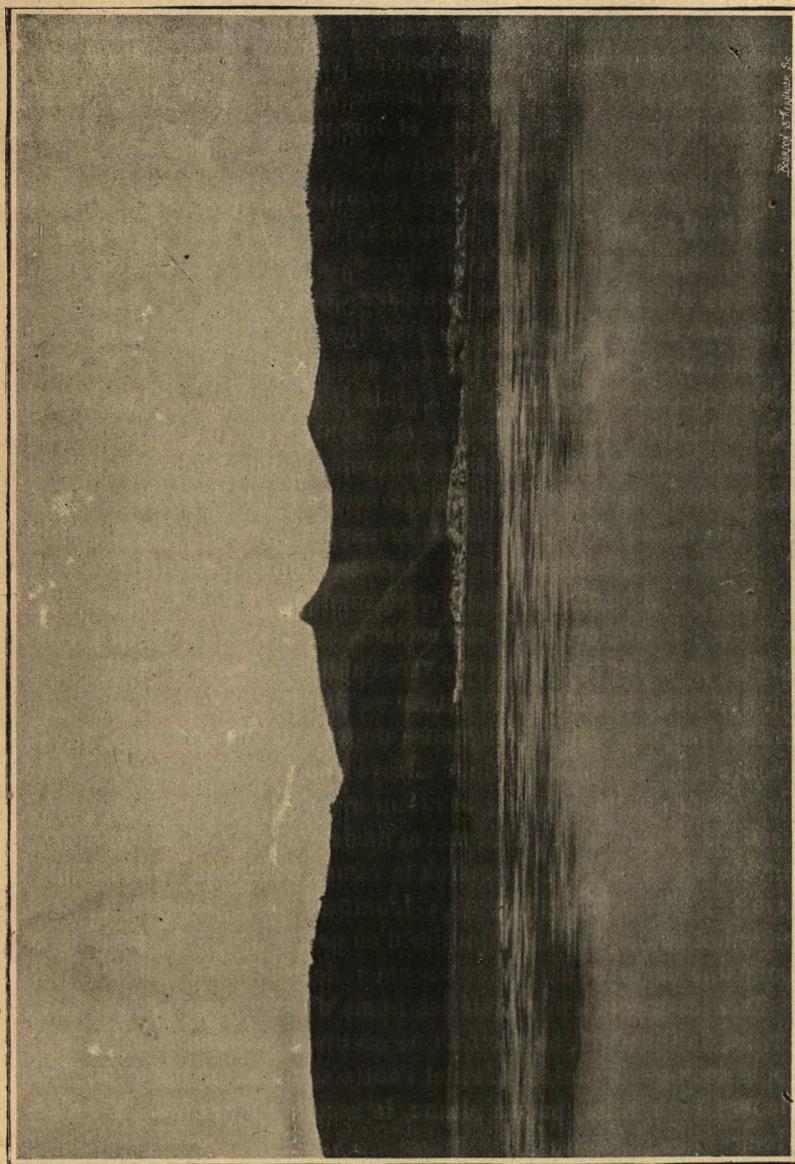
Nous arrivons à Lodéïky; ce mot vient de « Lodia » qui signifie bateau creusé en plein bois. Ce village, plus ancien que Krasnoïarsk, est une « stanitza », c'est-à-dire une colonie de Kosaks. Les vieilles maisons de bois attestent son antiquité; elles ont résisté aux incendies et sont ornées de sculptures tout à fait dans le style vieux russe. Mais quittons notre tarentas, laissons-la au ziemst-quartir<sup>1</sup>, et partons en téléga<sup>2</sup> avec MM. Kibort, Langvald, Proskouriakoff et Chépetkovsky pour les gisements préhistoriques. Nous avons embrigadé des « maltchiki » pour la recherche des silex. Maltchik veut dire petit garçon et non pas oiseau comme l'a écrit Alexandre Dumas dans son *Voyage en Russie*. Cette erreur provient de ce que Dumas avait pris, les voyant de loin au bord de l'eau, des garçons sautant à cloche-pied pour des oiseaux, des échassiers et, de ce que la personne qui l'accompagnait, ignorant sa pensée, lui dit : « Vous voyez là-bas des maltchiki ».

A Lodéïky, on rencontre au bord de l'énisséï des instruments en pierre de l'époque quaternaire, taillés de main d'homme. Ils

1. Isba réservée spécialement par la commune aux employés de l'administration supérieure.

2. Téléga, charrette de paysan.

se trouvent dans le loess. Au-dessus du loess, dans des dunes de



LES MONTAGNES ET LE VILLAGE BAZAÏKA, EN FACE DE KRASNOÏARSK. (Photographie de M. Matvéief.)

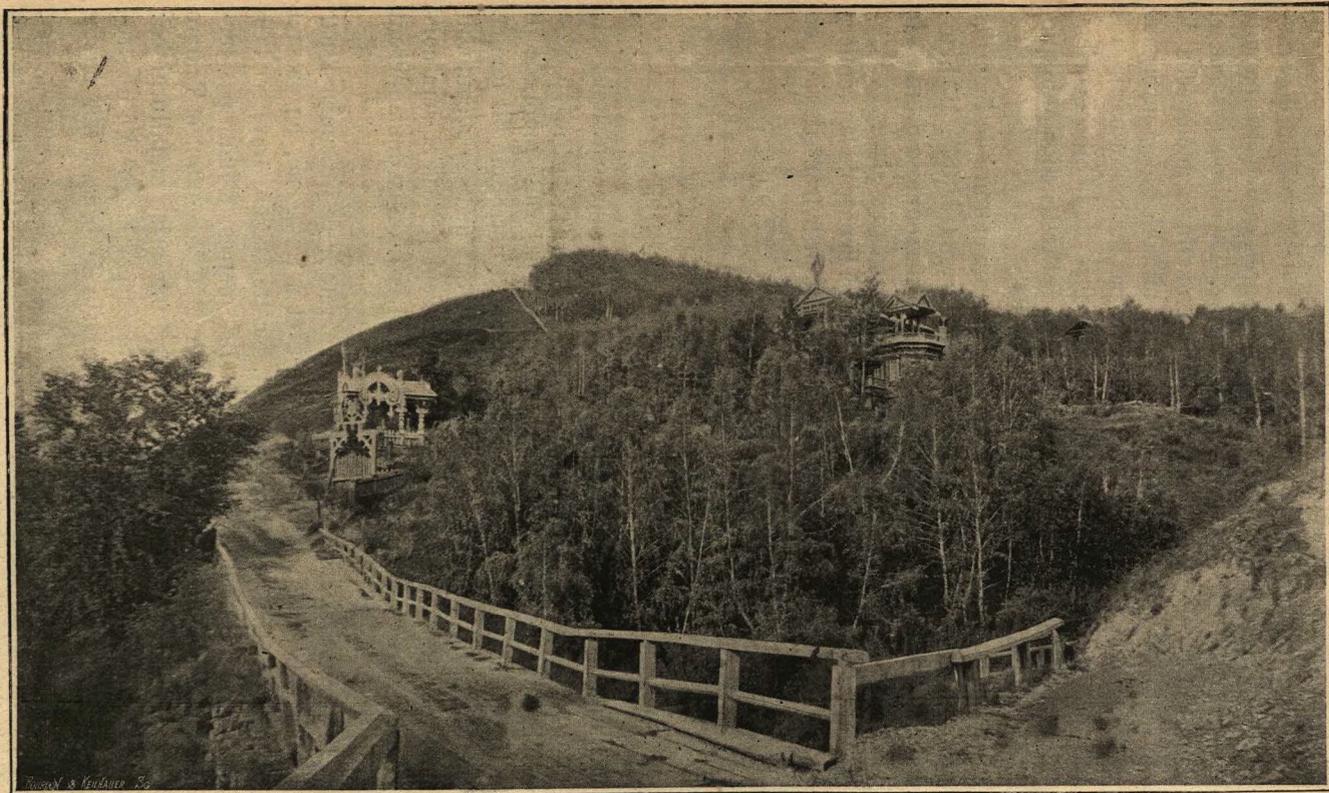
sables mouvants, on trouve des flèches, des tessons de poteries, des ossements fendus intentionnellement, des foyers, des restes de

repas et quelquefois même des ossements humains, le tout de l'époque néolithique. Le vent soulève le sable et découvre les objets pesants. C'est ainsi que les vestiges des temps préhistoriques sortent de la couche où ils avaient été ensevelis. L'action du vent se voit toujours ondulant les pentes des dunes plus ou moins énergiquement, selon sa force, et lorsque ce vent est violent, le sable est enlevé par gros tourbillons.

La nuit était arrivée lorsque je quittai Lodéïky. Une tarentas portait M. Langvald et l'ispravnik. Celui-ci, pour flatter mon amour des antiquités, m'avait donné le plus vieux des cochers, presque aveugle. Les deux équipages ne se suivaient pas. Après plusieurs heures, j'interrogeai avec inquiétude mon compagnon, M. Kibort, en lui faisant observer que le matin nous avions mis moins de temps pour aller de l'Iénisséï à Lodéïky. Les secousses devenaient de plus en plus fortes. Tout à coup, nous versons, M. Kibort tombe sur moi et le cocher dégringole. Nous étions hors du chemin. Deux roues étaient enfoncées dans le sable et les autres en l'air. Avec l'aide de paysans, revenant de la pêche, on rétablit l'équilibre du carrosse dont la carcasse gémissait comme un agonisant. Je demande s'il est arrivé quelque accident, et tous de s'écrier : « Nitchevo ! ». Cette exclamation si fréquente en Russie me rappelle l'aventure arrivée vers l'année 1863 à Bismarck, alors qu'il était ambassadeur de Prusse en Russie. Il était conduit à la chasse par une troïka fougueuse dont le cocher avait peine à se rendre maître. L'ambassadeur effrayé s'en plaignait, et le cocher de répéter toujours, pour le rassurer : « Nitchevo ! » L'équipage versa, le cocher se fit grand mal et un des chevaux, en se débattant, envoya un fer en l'air. Bismarck le ramasse pendant que le cocher crie : « Nitchevo ! nitchevo ! » L'ambassadeur emporta le fer à cheval et demanda à un bijoutier d'en prendre le métal nécessaire pour une bague et de graver sur cet anneau le mot : « Nitchevo ! »

Excusez-moi d'avoir mêlé les noms d'Alexandre Dumas et du prince de Bismarck au récit d'une excursion consacrée à l'archéologie de l'âge de pierre. L'un et l'autre sont des hommes de l'âge de fer ; le premier, par sa plume, le second, par ses moyens d'action.

Nous avons parlé de l'âge de la pierre aux environs de Krasnoïarsk ; il me resterait à vous prouver que l'âge de bronze est réellement représenté dans cette région par des types que nous ne



4

DATCHA DE M. MATVÉIEFF, PRÈS KRASNOÏARSK.

(Photographie de M. Matvéieff.)

connaissons pas en Occident. Aux musées de Tomsk et de Krasnoïarsk, j'avais vu de belles séries de bronzes, caractérisés par une ornementation zoomorphique très variée. La saison avancée et l'absence du directeur du musée de Minoussinsk, m'empêcha de me rendre dans cette ville. Mais le très aimable vice-gouverneur de Krasnoïarsk, M. Priklonski, ne voulut pas me laisser partir sans me donner une série bien curieuse de bronzes de la Sibérie orientale, me chargeant de l'offrir au ministre de l'Instruction publique, M. Rambaud, pour un de nos musées.

Je viens, messieurs, de prononcer un nom entouré de bien des sympathies et connu en Russie de tous les gens lettrés. M. Rambaud possède là-bas autant d'amis que de personnes qui ont eu le plaisir de l'approcher, durant son voyage aux pays slaves.

Avant de quitter Krasnoïarsk, j'ai assisté à la pose de la première pierre du pont qui sera jeté sur l'Énisséï pour le transsibérien, en

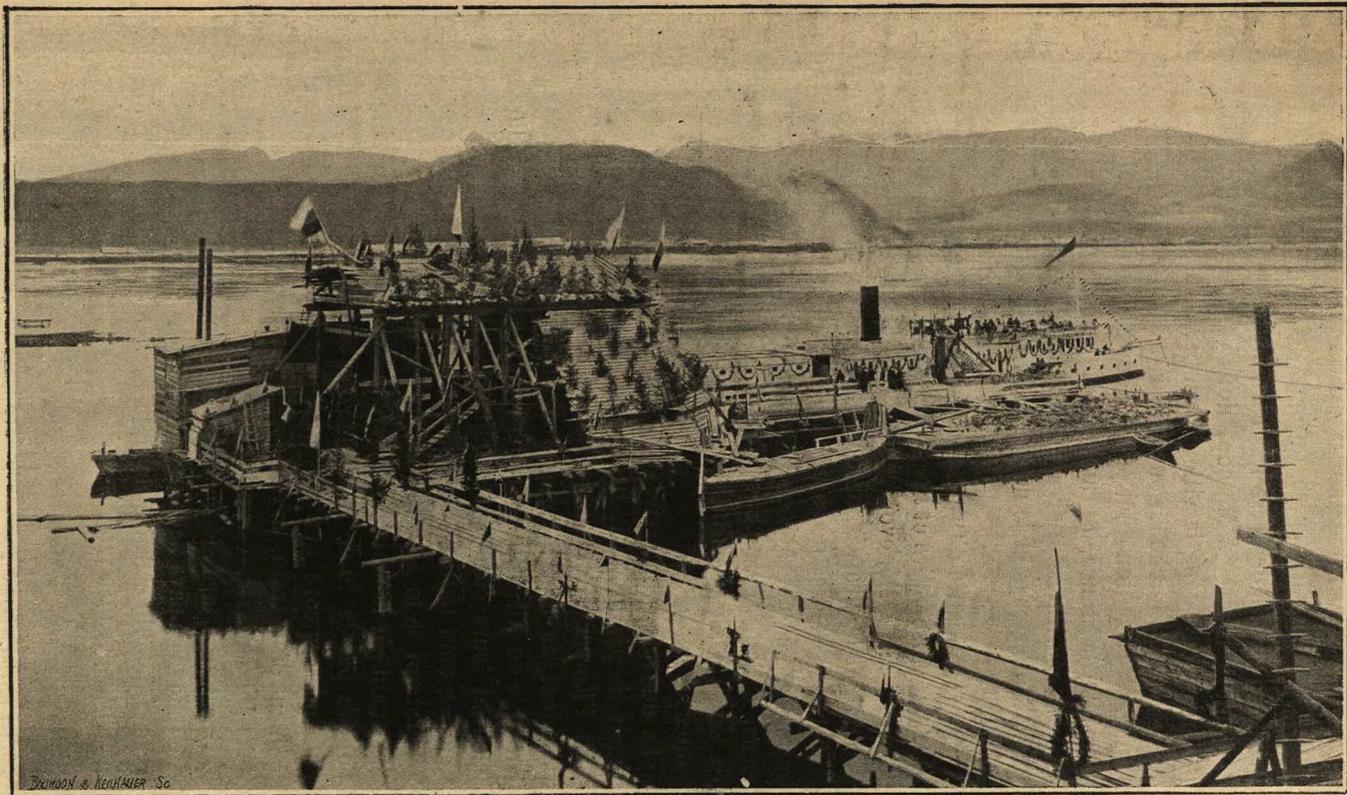


PROJET DU PONT SUR L'ÉNISSÉÏ, PRÈS KRASNOÏARSK.

face de la jolie datcha de M. Matvéïeff, pittoresquement assise sur une montagne escarpée dominant le fleuve. A cette occasion on a célébré une fête religieuse et civile qui n'a pas coûté moins de 10 à 15,000 roubles. L'aimable ingénieur, M. Knorre, me dit que ce pont mesurerait 400 sagènes (c'est-à-dire 854 mètres) et coûterait environ 4 millions de roubles. Il aura sept travées et sera construit d'après des modèles américains. Les travaux demanderont trois ans.

Je vous tairai les péripéties de mon retour de Krasnoïarsk par le transsibérien, avec arrêts à Omsk et à Kourgane, en passant d'abord par Krivochokovo. Il fallut, à cette station, traverser l'Ob en bac, le pont de 372 sagènes (794 mètres) n'étant pas terminé. Mes compagnons de route furent MM. Mamontoff et Tamara qui viennent de monter près du Baïkal une usine métallurgique; puis les membres de la mission envoyée par la Société d'astronomie de Pétersbourg<sup>1</sup> pour assister sur la Léna, à 500 verstes

1. Cette commission se composait de : MM. Alexandre Gerchoun, Wladimir Sébé-dinsky, Nicolas Tatschalow et Théodore Blumbach. Elle est restée pendant les mois de juin et de juillet à Tchékourskaïa, village de 100 habitants.



INAUGURATION DES TRAVAUX DU PONT DU TRANSIBÉRIEN SUR L'ÉNISSÉI, A KRASNOÏARSK. (Photographie de M. Akcelrode.)  
30 août/11 septembre 1896.

d'Iakoutsk, à l'éclipse du 7 août dernier ; enfin le lieutenant-colonel Drigenko chargé de dresser la carte hydrographique du Baïkal.

Avant de rentrer à Moscou, nous voulûmes clore notre voyage par un séjour dans la ville d'Orenbourg où nous étions attendu par le général Ierhoff, gouverneur et ataman des Kosaks d'Orenbourg. La réception dont je fus l'objet dans cette cité ayant pris, pour fêter la France, un caractère enthousiaste, je ne puis la passer sous silence. En cette occasion, toutes les démonstrations s'adressaient à mon pays et je ne puis m'en souvenir sans une profonde émotion.

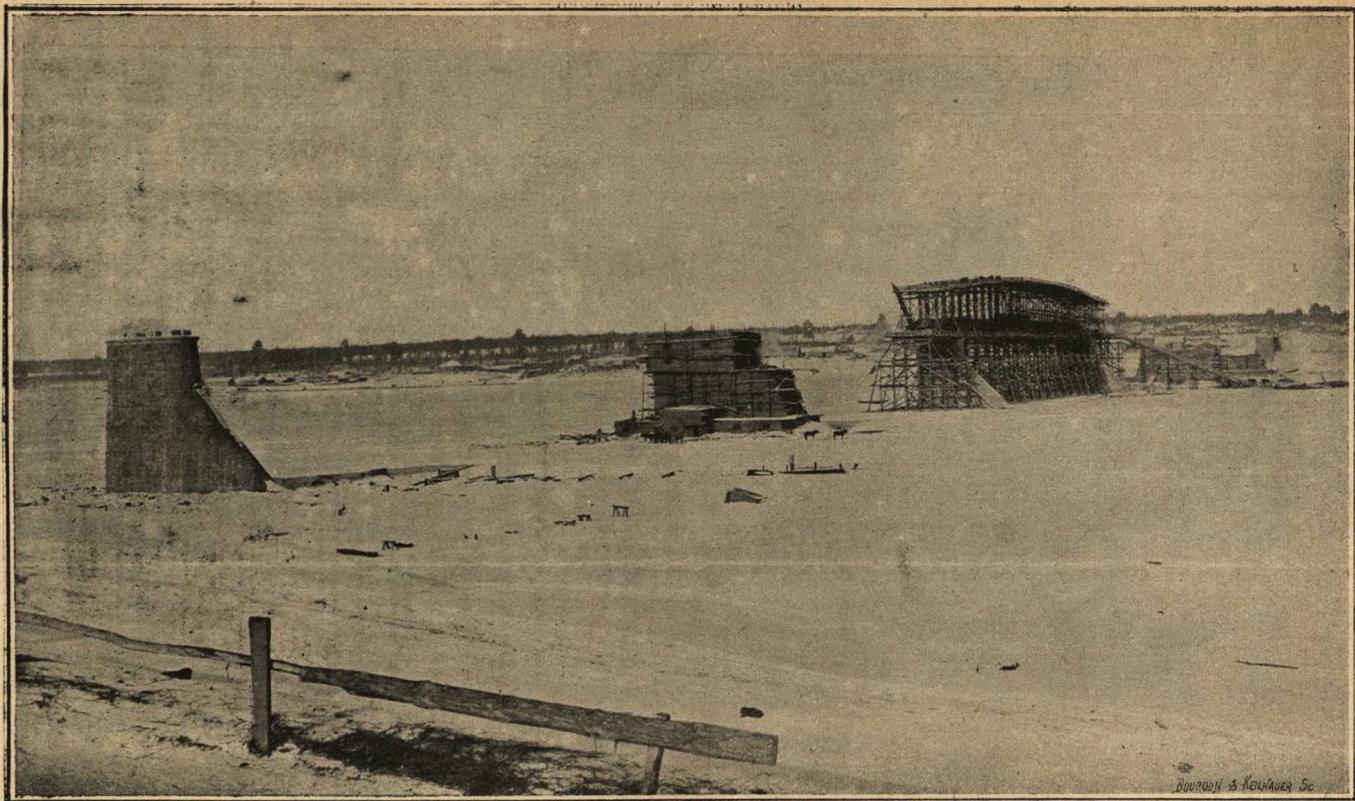
La municipalité d'Orenbourg ayant à sa tête le maire, M. Séréda (en russe maire et tête se désignent par le même mot *golova*), m'invita au « Ménovoï dvor ». C'est un immense marché de 286,225 mètres carrés, entouré de murs si épais qu'on a pu y pratiquer des espèces de cases servant à la vente des marchandises apportées de tous côtés et où se sont donné rendez-vous : Boukhariens, Khiviens, Bachkirs, Tatares, Kirghis et autres Orientaux. On servit dans une kibitka un somptueux repas auquel assistaient toutes les autorités.

La nouvelle de l'arrivée des souverains russes dans notre pays venait de parvenir ici. Des toasts furent successivement portés à S. M. l'Empereur de Russie, hôte de la France, et à M. Félix Faure, Président de la République. Ensuite, dans une vaste enceinte entourée de Kirghis montés sur leurs chameaux, les Kosaks exécutèrent leurs étonnantes fantasias, défilèrent ensuite chantant leurs chœurs nationaux, puis se rangèrent de front devant leur général qui se tenait à terre. Celui-ci m'embrassa par trois fois et me tenant par la main cria : Vive la France ! Les hourrahs sans fin, poussés par la foule compacte répondirent à ce cri. Je devais l'entendre encore une fois quelques jours après, à la gare, au moment où le train, m'emportant vers Moscou, s'ébranlait au son de la *Marseillaise*.

Il est trop tard pour vous entretenir d'Orenbourg et de mes excursions en pays bachkir<sup>1</sup>.

Je n'ai voulu extraire de mon carnet qu'une note de l'émotion ressentie par un Français sur le sol russe.

1. Les Bachkirs occupent dans le gouvernement d'Orenbourg un plus grand territoire que les Russes.



PONT DE 794 MÈTRES SUR L'OB, A KRIVACHOKOVO; ÉTAT DES TRAVAUX PENDANT L'HIVER 1895-1896.

(Photographie de l'ingénieur  
A. Konoptchinsky.)



Source: Krasnaya 50

ORENBOURG, MÉNOVOÏ DVOR.

(Photographie offerte par M. Sérédá,  
máire de la ville d'Orenbourg.)

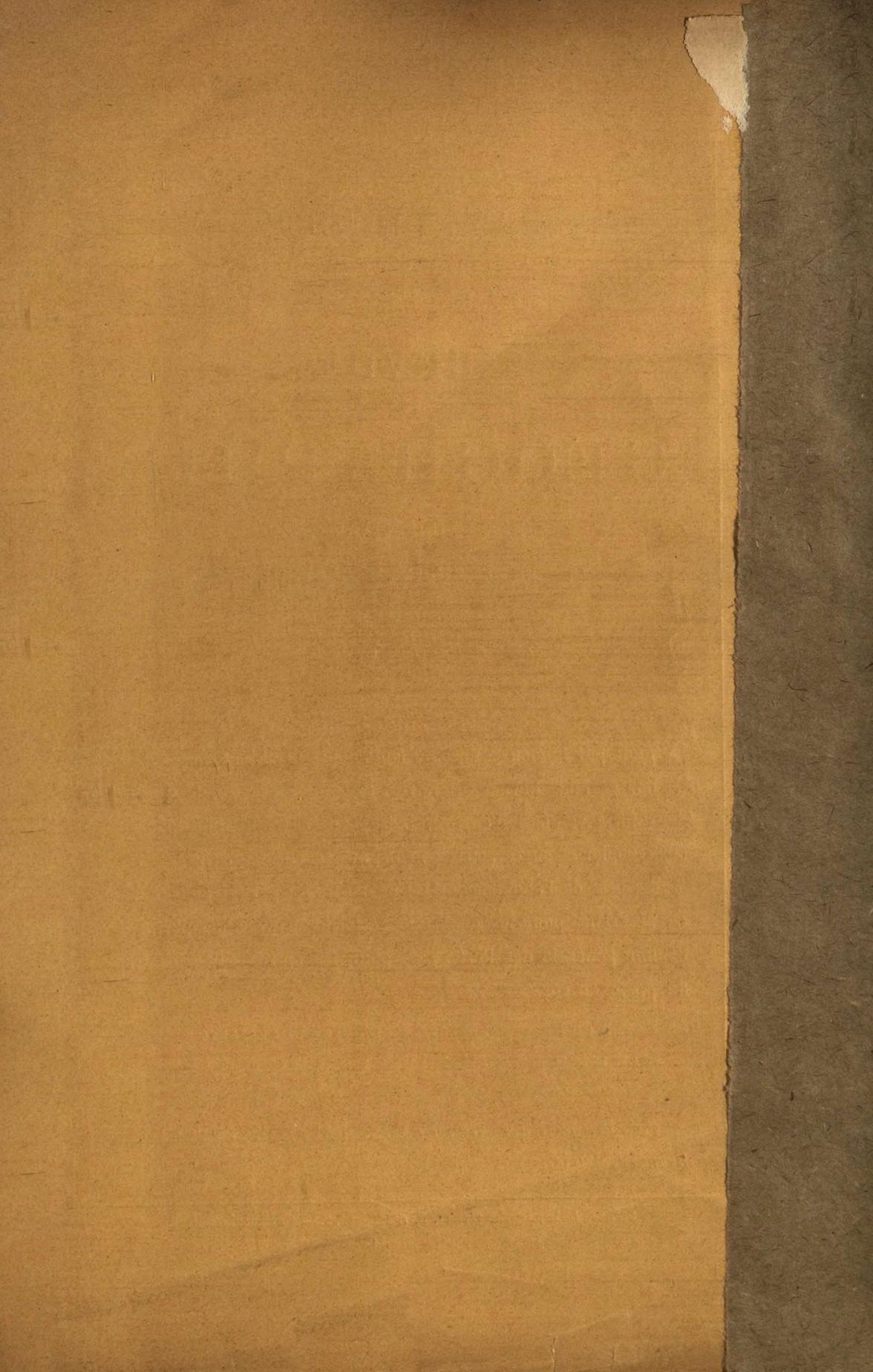
Je remercie ici mon confrère M. Krafft, Mme Anna Kousnézoff, M. Skolozouboff et les autres personnes qui, grâce aux photographies qu'elles m'ont offertes, m'ont permis de mêler à mon récit des projections qui en ont tempéré l'aridité.

Que l'expression de ma profonde gratitude parvienne également aux autorités du gouvernement impérial qui n'ont cessé de me prêter un précieux appui.

Si la mission que m'a confiée le ministère de l'Instruction publique a été fructueuse, j'en rapporte le mérite à ceux qui m'ont secondé. Si ma relation a été entendue avec un si bienveillant intérêt, je le dois à l'indulgence de mes auditeurs et de mes auditrices. Pour entretenir des Français de la Russie, le talent n'est pas nécessaire, il suffit de parler avec conviction d'un pays où nous rencontrons de si profondes sympathies.







59031

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

ÉDITEUR DE LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

15, RUE SOUFFLOT, 15

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

**M. LUDOVIC DRAPEYRON**

Professeur d'histoire et de géographie au lycée Charlemagne,

Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres,

Membre de la Société de Géographie, Secrétaire général de la Société de Topographie de France

Ancien élève de l'École normale supérieure.

La Revue de Géographie, fondée en 1877, paraît les mois par fascicules de cinq feuilles grand in-8° raisin, forme de nos grandes Revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux forts volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier et en caractères neufs, avec cartes et gravures.

Le prix de l'abonnement est de 25 francs par an pour Paris et de 28 francs pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des Postes; — pour les autres pays, les frais de poste en sus.

La Revue de Géographie forme aujourd'hui quarante volumes.

PRIX DE LA COLLECTION, AVEC LES DEUX TABLES ANALYTIQUES DES MATIÈRES : 500 FRANCS.

*Pour la rédaction, s'adresser à M. L. DRAPEYRON, 55, rue Clau Bernard, Paris.*